

1er septembre 1992

Cela fait un an que je tiens ce journal. Trois cent soixante-cinq jours, et tant de choses se sont passées. La guerre, la destruction et le massacre en Croatie et puis - cela ne suffisait pas - la destruction encore plus violente, les massacres encore plus atroces en Bosnie-Herzégovine, apparemment jusqu'au dernier obus

Tous les armistices signés et non signés, toutes les décisions de la CSCE, de la Communauté européenne et des Nations Unies, les nombreuses résolutions des pays non-alignés, islamiques et je ne sais lesquels encore, (...), tout cela est resté vain. Seules les armes, hélas, peuvent mettre fin à cette tuerie, à ce massacre, à cette impitoyable destruction. Dans les calculs tortueux, insensés des chefs, la raison n'entre pas en jeu. Et l'Europe comptait sur la raison. Elle s'est trompée, à nos dépens !

Alors même que j'écris ceci, on entend le tir des canons et des mortiers qui sèment la mort dans le centre et les carrefours de la ville. L'intensité de cet enfer est renforcée par le vent du sud, violent et chaud, annonçant l'orage. Cela fait déjà cent cinquante jours et cent cinquante nuits que dure cette canonnade quotidienne, la destruction systématique de la ville... non, je ne peux même plus le répéter. Ils ont fait tant de mal à Sarajevo et à ses habitants que ces dates resteront à jamais inscrites dans les mémoires comme les jours du mal le plus atroce que la violence et la bêtise humaines associées aient jamais pu provoquer. Quand je pense qu'il y a un an jour pour jour, en 1991, quand j'ai commencé à écrire ce Journal, je visitais les musées de Francfort-sur-le-Main !

Lorsque j'ai envisagé la publication de ce Journal qui devait être comme une sorte de témoignage de la destruction de Sarajevo, vue par l'un de ses constructeurs, j'avais l'intention de le terminer à la date d'aujourd'hui. Je me disais alors à juste titre : une année de journal, la ville finalement libérée, et la libération de la Bosnie-Herzégovine tout entière semble proche. Je me suis trompé; je continuerai à le tenir, convaincu que ces jours-là viendront bientôt. Il faut que la fin du siège de Sarajevo marque aussi la fin de ces pages; que la dernière page d'écriture inscrive la victoire d'un avenir civilisé sur les erreurs du passé; que les moeurs urbaines l'emportent sur le primitivisme agressif, l'esprit de Sarajevo sur le croupissement de bourgades arriérées et leurs "penseurs" de bistrots; que ce soit le premier jour de liberté de la capitale de la Bosnie-Herzégovine, le plus jeune Etat d'Europe.

Le 1er septembre, anniversaire de la mort de notre cher ami Adi. Ce jour-là, Nana et moi avons porté une rose rouge au cimetière, à lui et à son copain Pajo Lukac. Ils sont enterrés l'un à côté de l'autre. Il est aujourd'hui impossible d'aller sur leurs tombes. La ville qu'ils ont tant aimée connaît les derniers jours d'une barbarie qu'ils auraient été incapables même de concevoir. Bientôt, lorsque la population de Sarajevo aura chassé ces forcenés des montagnes, nous leur porterons des lys, symbole bosno-herzégovinien de l'indépendance. Nombre de leurs amis ont été, pendant ces cent cinquante jours si éprouvants de destruction bestiale, de merveilleux citoyens, certains ont été tués, certains blessés; mais il y en a aussi qui les ont trahis, professeurs d'université, écrivains, hommes politiques, et même des sportifs, dont je n'ai jamais entendu que du bien de la bouche d'Adi. Hier encore ils arpentaient avec nous l'asphalte de Sarajevo; nous nous retrouvions dans les mêmes cafés ou sur les mêmes tribunes aux matches de foot, devant les mêmes zakouski et les mêmes boissons, et puis il y a cinq mois, ils se sont mis à tirer et à cracher sur la ville qui les avait accueillis comme siens. La sanglante mascarade se termine, et l'on sait à présent qui a sa place à Sarajevo, et qui ne sentira jamais plus sa chaleur, son charme et son esprit. Dans la ville reconstruite, nous garderons le souvenir d'Adi et de Pajo, d'Ante et de Haset, d'Emerik, et autres citoyens à part entière de Sarajevo.